Chomdu 10

(... suite)

Ouais, y dit Fred, c'est sûr qu'les chefs c'est pas des philosophes. Ni des poètes. Sauf m'sieur d'Villepin, ça doit être parce qu'y l'est aristo comm' l'comte de Tocqueville. Mais y s'servent des philosopathes comme caution pour faire leurs saloperies. Et d'leurs complices p'tits bourgeois. Les philosopathes, c'est des p'tits bourgeois, y remarque Afid.

Et des saloperies, y z'en ont fait et y continuent d'en faire au nom d'la démocratie des Lumières du Progrès du Commerce et de l'Industrie, y dit Fred. Pendant les deux siècles d'lumières, qu'la plus grosse c'était la lumière d'Hiroshima qu'soit disant ell' devait empêcher d'autres guerres, la « der des der » qu'y disait mon arrière-arrière grandpère, qu'est-ce qu' « l'peuple » on a pris comm' trempes, comm' y dit M'sieur Jules Ferry, l'père à not' président sauveur d'l'Occident civilisateur. Qu'c'est forcément pour not' bien vu qu'on est pas éduqué et que qui aime bien châtie bien qu'y disent les rugbymen-guerriers amis d'not' président qui pédale.

Depuis les joyeuses marches d'Napoléon, « l'empereur qui nous regarde » pour voir si on l'suit bien, mêm' qu'y l'est monté sur les pyramides pour voir plus loin vu qu'y l'était p'tit, y z'avaient pas inventé les talonettes à l'époque, sur les routes d'l'Europe et d'la Méditerranée aux îles d'or ensoleillées qu'not' président y l'aime bien aussi, chaque fois qu'l'prolo y l'a relevé la tête, on lui a fait un'bonne guerre pour qu'y la rebaisse. De plus en plus mondiale et de plus en plus « totale », y rajoute Polo. Que totale, ça veut dire que toute la population en prend plein la gueule comm'y z'ont fait les Alliés en bombardant les villes occupées. « Le but poursuivi est psychologique, créer un état permanent d'insécurité dans l'ensemble de l'espace traité » y dit m'sieur Virilio, en faisant « de la guerre totale une entreprise de démoralisation en portant à son paroxysme cette grande dynamique intérieure des sociétés, la terreur ».

Pourquoi, y d'mande Djamel, les nazis y z'y arrivaient pas tout seuls?

« Au XVIIIe siècle, y l'explique m'sieur Virilio, la guerre, comme la chasse, était devenue un sport, un divertissement de prince, alors qu'à l'origine elle avait elle aussi son utilité sociale, indispensable à la protection et à la survie du groupe. Razzia d'animaux ou d'hommes, elle avait des buts directement alimentaires et économiques, puis elle avait cessé d'être une nécessité pour devenir un jeu plus ou moins mortel, plus ou moins mercantile, et Vauban observait au XVIIe siècle « la profonde dégradation sociale de la fonction militaire ». Or il est persuadé que la fonction militaire est de première importance pour la survie de l'État, et il menace la monarchie française de disparition si elle n'entreprend pas dans l'immédiat une réforme énergique de son armée. Dans une telle démarche apparaît déjà clairement l'embryon de ce que sera le militarisme au XIXe puis au XXe siècle : la caste militaire vient de se constituer en « classe permanente » au sein du fonctionnement de l'État (...). La classe militaire est devenue permanente au moment où commençaient à se presser dans ses rangs les « conseillers techniques » et où ces conseillers définissaient l'armée comme une organisation autonome, au service exclusif de l'État et parfaitement apte à contrôler et assurer, sans adhésion sociale ni faiblesse humaine, l'expansion de son pouvoir en temps de paix comme en temps de guerre...

On a souvent qualifié Vauban de « père de la révolution », et, en effet, ce réformateur de l'armée se distingue des autres grands commis de l'État, car, par son action, il a effectivement détaché comme un masque la figure humaine du roi de celle de l'État. La réalité du pouvoir qu'il propose, c'est celle, anonyme, de la raison mathématique, dans ce qu'elle a de déductif, mais aussi d'inductif, d'inventif. Bien avant les philosophes, il édifiera des projets de sociétés rationnelles, mais dans un sens révélateur de ses ambitions de classe, puisque le but de ces sociétés sera la lutte contre la famine endémique, notamment grâce à l'investigation statistique, à la planification et à la proposition de politiques de programme à l'échelon national. Ainsi, la classe militaire retrouvait, par le biais scientifique, son utilité sociale disparue en redevenant la pourvoyeuse alimentaire de son groupe! (...).

La classe militaire n'est donc pas conservatrice, et c'est ce qui a rendu son approche malaisée. Au XIXe siècle, il semblait relativement facile de dénoncer la politique capitaliste, mais la politique de classe de l'armée, si elle existait, on préférait l'ignorer; incontestablement, l'armée n'a jamais été intégrée correctement à l'ensemble de l'analyse sociale, les antimilitaristes eux-mêmes devinent obscurément qu'aller au bout de la critique dans ce domaine, ce serait mettre en route un mécanisme mortel, non pour le militarisme, mais pour l'ensemble de la civilisation, tout ce qu'ils considèrent comme valeurs révolutionnaires de l'Occident et qu'ils ont rendu indiscutable sous le nom de progrès. Critiquer la politique de classe de l'armée serait en même temps détruire le fondement scientifique et rationnel du grand mouvement industriel et économique de la paix qu'ils veulent créer. Il n'y aura donc nulle part d'opposition sérieuse à l'expansion du pouvoir militaire dans le fonctionnement de l'État, et le secret militaire reposera finalement autant dans les nécessités stratégiques que dans le silence et l'autocensure des groupes antimilitaristes ou pacifistes. Autour de l'armée, se développeront les crises les plus graves, celles-ci révéleront parfois le caractère anational de la classe militaire comme ce fut le cas lors des grandes purges simultanées en Russie et en Allemagne sous Hitler et Staline; on nettoiera l'armée, on moralisera la guerre dans des instances internationales, mais, en fait, l'antimilitarisme ne parviendra guère à

dépasser le niveau du bidassisme ou de l'opposition viscérale et aveugle à l'autorité. Lorsque, en 1914, la guerre deviendra une messe immense, liturgie sacrificielle où les États combattants officient en précipitant dans la mort des millions d'hommes qu'ils « mobilisent », quand la guerre moderne atteindra ce sommet du pur cérémonial, c'est seulement son « absurdité » que l'on mettra en avant, son caractère fatal, l'incapacité où les nations les plus « civilisées » se trouvent de résister au « cataclysme ». Ce sera alors la guerre des innocents, la guerre des braves gens, la « guerre sans haine » de Rommel, car « en vérité qui haïr? Ils mouraient au milieu des ténèbres les plus épaisses, sans que seulement un visage ennemi se dégageât de la nuit implacable... ils mouraient pour l'accomplissement d'une œuvre qu'ils ignoraient, pour faire nombre, aurait-on pu dire - Michel Leblanc ».

La disparition de l'utilité sociale, cela veut dire aussi qu'il n'y a plus de conquêtes, de bénéfices, et donc plus de vainqueurs ou de héros; on va à la guerre seulement pour y être sacrifié. « Hommes de guerre comme on n'en a sûrement jamais vu, note Bernanos, vous les prenez bien tranquilles au bureau, à l'usine, vous leur donnez un billet pour l'Enfer avec le timbre du bureau de recrutement et des godillots neufs, généralement perméables, le dernier encouragement, le suprême salut de la Patrie leur vient sous les espèces du hargneux coup d'œil de l'adjudant rengagé affecté au magasin d'habillement et qui les traite de cons... et ils se hâtent vers la gare, un peu saouls mais anxieux à l'idée de manquer le train pour l'Enfer, exactement comme s'ils allaient dîner en famille un dimanche... à Bois-Colombes ou à Viroflay... Le jour de la Victoire... eh bien! le jour de la Victoire, ils espèrent rentrer chez eux, mais à la vérité, ils n'y rentrent point pour la raison fameuse que "l'armistice n'est pas la Paix" et qu'il faut leur laisser le temps de s'en rendre compte... huit jours eussent suffi pour prouver aux soldats de la Grande Guerre qu'une Victoire est une chose à regarder de loin, comme la fille du colonel ou la tombe de l'Empereur aux Invalides. »



Chez les pacifistes, le retard de l'analyse demeure le même quand, respectés de tous, ils parviennent enfin à se hisser au sommet de la hiérarchie internationale, lorsque se constituent les premiers grands sièges du mondialisme politique, avant 1914 les premières assises économiques, puis la Société des Nations et enfin l'O.N.U. Les grands États nationaux semblent alors sensibilisés à leurs propos et décidés à aller dans le sens de la construction de la Paix... jusqu'à ce que leurs travaux, leurs efforts, soient tout à coup réduits à néant... « Souvent par quelques mots, d'un paragraphe, d'un certain article, qui soudain, mystérieusement, viennent tenir en échec tout ce qui a été proclamé comme étant la volonté commune des Nations unies, l'affirmation devant l'histoire de l'aspiration la plus profonde et de la conscience même d'une génération... tout est anéanti et on fait retomber le monde bien au-dessous de la condition créée par le vieux pacte de la Société des Nations », constate Edgard Milhaud en janvier 1948 (...). Il s'agit, en cet hiver 1948, et alors que le grand conflit est à peine terminé, d'un texte où le Conseil de sécurité établit l'inégalité entre ses propres membres en « qualifiant » à l'avance la majorité indispensable à toute décision du Conseil concernant une action: sept voix sur onze, qui doivent obligatoirement englober les cinq voix des cinq grandes puissances! Et cela au moment précis où se décide la géostratégie de la paix (l'emplacement des diverses forces armées dans le partage du monde), mais aussi la remise en route d'activités économiques pouvant contribuer à la fabrication d'armements constituant des moyens de destruction massive. Cependant, comme l'indique clairement l'appel de Milhaud, nous nous trouvons dans un moment exceptionnel, puisque la conscience publique, brusquement réveillée, se trouve séparée de celle des États, et que leurs gouvernements doivent promettre la paix mondiale, le bien-être et la sécurité en échange de la Victoire et de la misère présente. Mais, alors même que les peuples croient être exaucés par la création de grandes structures transnationales, gardiennes de la Paix et porteuses d'égalité et de justice, ce sont justement ces organisations qui, à l'abri derrière la procédure, remettent en marche l'embryon affaibli des conflits futurs, l'orientation de l'industrie et de l'économie mondiales vers la fabrication et la vente massive d'armements.., tout est déjà là au milieu des flonflons de la fête, des cérémonies de la « libération ».

On reconnaîtra à Eisenhower un certain courage lorsqu'il dénoncera, quelques dix ans plus tard, le nouvel État militaroindustriel avec l'empire des militants de la technostructure solidement installés déjà dans les universités et tous les mass média... dix ans de retard pris encore par l'intelligentsia civile sur l'intelligence militaire. Mais, en 1948, en ce moment privilégié, la conscience publique et celle des gouvernements apparaissent-il absolument disjointes, et le ferment de la guerre repose incontestablement à l'extérieur des peuples, dans la remise en route du fonctionnement des grands États démocratiques. En fait, comme le montre clairement l'article 43, la fin des États-nations et l'avènement du mondialisme politique n'annoncent pas la paix, mais la poursuite de la politique totalitaire de la classe militaire internationale. De guerre en guerre, la classe militaire a irrésistiblement étendu les « nécessités stratégiques » à l'intérieur de la vie des États, elle est venue progressivement à bout de « ces autres intelligences qui, dans les gouvernements, sont incapables de saisir toutes les circonstances, incapables d'en tenir compte », et font de la chose militaire une «affaire mitigée, sans cohésion interne » - Clausewitz. »

Cette cohésion interne, la première guerre totale l'a réalisée, le statu quo la pérennise en rendant stratégique l'ensemble intérieur des États-nations, en fondant tous les objectifs et intérêts particuliers en un seul grand scénario orienté vers un seul objectif, absolu, général. Aux « soldats comme on n'en avait jamais vu » de la Première Guerre mondiale et qui étaient presque des civils, la première guerre totale a adjoint d'un seul coup tout le reste de la population mondiale comme participant éventuel au grand cérémonial. En fait, les structures intérieures des États, en cédant sans réserve aux nécessités stratégiques, ont radicalement inversé leur fonctionnement, la classe militaire, du rôle d'instrument et d'inspiratrice, est passée à celui d'unique interlocuteur du pouvoir politique, supplantant les représentants des groupes sociaux, des intérêts locaux, d'une opposition disparue elle aussi dans la guerre. La dialectique étatique s'établit désormais autour du pouvoir nucléaire central, et, de par la nature de ce nouveau pouvoir étatique, la classe militaire détient déjà en fait le pas sur la classe politique qui n'est plus que le dernier et vague représentant d'une organisation humaine dépassée, finissante et faillible.

L'immense masse humaine devenue impuissante n'a plus de défenseurs. Ce que la réalisation de la première guerre totale a indubitablement créé, c'est une nouvelle situation sociale, un nouveau statut pour l'humanité. »

Et en plus, y dit Fred, avec la compromission des doux savants p'tits bourgeois dans l'extermination humaine, comm' y montre m'sieur Breton:

« Les scientifiques ainsi que les ingénieurs, ceux qui construisent les machines, sont bien sûr en première ligne pour assurer «la perpétuité de notre civilisation ». En cette période des années quarante, plus peut-être qu'à d'autres époques, les techniciens sont largement sollicités, non seulement pour produire de nouvelles connaissances, mais également pour guider les politiques dans leur emploi. Le milieu du XXe siècle voit en effet, parallèlement au mouvement de l'innovation dans tous les domaines, une montée en puissance du rôle des scientifiques dans la société. La guerre joue évidemment un grand rôle dans cette utilisation du savant comme expert au service des besoins militaires et des stratégies gouvernementales. Les spécialistes des techniques de communication vont ainsi être particulièrement mobilisés et leur rôle dans le conflit mondial, puis dans la guerre froide, va être décisif.

Beaucoup de scientifiques éprouvent le sentiment d'être directement concernés par les événements et en même temps de pouvoir y intervenir de façon décisive. Ce phénomène peut s'expliquer à la fois par leur sensibilité aux événements qui ébranlent le monde et par la légitimité absolue qu'ils incarnent, dans les années quarante, au regard de tous les autres spécialistes de la vie sociale ou politique. D'une part, beaucoup des scientifiques qui travaillent en Angleterre et surtout aux Etats-Unis pendant la guerre sont des Européens continentaux qui ont fui le nazisme, en général après avoir été persécutés pour des raisons «raciales ». Leur engagement en tant que scientifiques dans l'effort de guerre des Alliés est lié pour eux au combat contre le nazisme et le fascisme, et à la crainte que ces régimes ne sortent finalement victorieux de la guerre mondiale. D'autre part, compte tenu du rôle croissant des sciences et des techniques dans le conflit, beaucoup de scientifiques ont été intégrés, à titre de «conseillers », aux différents niveaux de l'appareil politicomilitaire. Leur sensibilité se double donc d'une capacité effective d'intervention sur les décisions tactiques et stratégiques. (...)

Dès le début de 1914, dans un contexte de guerre idéologique, les chercheurs, les universitaires, les savants renoueront rapidement avec le service du prince et nombre d'entre eux s'engageront dans le soutien aux différents nationalismes. Le physicien Max Planck, par exemple, signe en octobre 1914 (il nuancera plus tard sa position) un texte où les « représentants de la science allemande et de l'art allemand» affirment que « sans le militarisme allemand, la culture allemande aurait depuis longtemps disparu du monde ».

Au-delà d'un soutien idéologique, il va s'agir rapidement d'un engagement plus concret dans le conflit, à partir des résultats pratiques de la science elle-même. La guerre de 1914 à 1918 est fortement marquée par l'engagement de la chimie. Comme le remarque Brigitte Schroeder-Gudehus, «la contribution la plus spectaculaire de la science à l'effort de guerre fut sans doute le développement des gaz de combat. Spectaculaire elle l'était surtout du point de vue de ses conséquences dans le domaine politique. Du point de vue militaire, l'efficacité des armes toxiques se révéla problématique et ils n'acquirent jamais, en tant qu'arme, l'importance décisive sur laquelle leurs initiateurs avaient compté. Le développement et l'utilisation des gaz allaient cependant affecter profondément et de manière durable l'interprétation du rôle de la science et des scientifiques dans la société moderne.

L'engagement de la science et des scientifiques s'accroît considérablement pendant la Seconde Guerre mondiale. Tous les secteurs de la science sont mis à contribution et deux d'entre eux connaîtront une gloire particulière, la physique nucléaire et le domaine du calcul et du traitement de l'information. On aurait tort toutefois de réduire l'apport de la science aux seules sciences exactes. La psychologie, mais aussi les techniques de propagande et de désinformation, sont massivement utilisées par tous les protagonistes, dès la Première Guerre mondiale. Dans l'ensemble, toutes les techniques de communication vont être utilisées, dans un contexte de mobilisation générale de la science.

L'explosion au Japon des deux premières bombes atomiques - outre le fait qu'elle provoque une cassure au sein de la communauté scientifique - représente le moment clé de l'effondrement de l'image traditionnelle de la science dans l'opinion. L'homme de science, bien qu'il soit souvent proche du pouvoir, a longtemps été dans l'imagination populaire, sans doute en partie largement abusée sur ce point, un «homme de paix ». Sa participation directe aux massacres commis pendant la guerre l'éjecte brutalement de ce piédestal confortable.

Contrairement à ce que l'on croit généralement, ce ne sont pas les politiques qui ont «commandé» la bombe aux scientifiques, mais exactement l'inverse. Léo Slizard et Enrico Fermi, tout deux physiciens, durent en fait déployer une grande énergie pour convaincre les autorités alliées, d'une part, de la puissance destructrice potentielle de l'atome ainsi «libéré », d'autre part de l'avancée, réelle et supposée, des physiciens allemands dans ce domaine. Il fallut finalement l'appui d'Einstein pour qu'un financement préalable puisse être obtenu. Slizard et Fermi ont l'un et l'autre, il est vrai, d'excellentes raisons de craindre l'avancée du nazisme et du fascisme, qu'ils avaient fui au moment des premières persécutions raciales. Une fois le gouvernement américain convaincu, le projet dit «Manhattan» prit une énorme ampleur. Il mobilisa dans le plus grand secret plusieurs milliers de scientifiques et de techniciens (100 000 personnes en tout) regroupés dans un gigantesque laboratoire-usine dont l'objectif était la production le plus rapidement possible de plusieurs bombes A.

Au bout du compte, malgré l'argumentation désespérée de nombreux experts qui pensent qu'une démonstration dans un désert en présence d'émissaires japonais suffirait à les décider à la capitulation, le gouvernement américain décide l'emploi de la bombe contre les objectifs civils d'Hiroshima et de Nagasaki dès les premiers jours de 1945, causant plusieurs centaines de milliers de victimes en tout. Jamais la science n'avait, en aussi peu de temps, tué autant de personnes.

Les scientifiques ont ainsi été intégrés, pendant la guerre, au système militariste qui tend à s'installer en maître au coeur même des démocraties libérales. (...) De nombreux scientifiques - dont von Neumann qui devait un peu plus tard inventer l'ordinateur - sont alors mobilisés comme conseillers scientifiques du gouvernement pour toutes les questions stratégiques associées à l'emploi du nucléaire. En échange, il est vrai, la physique et sa branche nucléaire avaient accompli un pas de géant, grâce aux financements quasi illimités dont de tels programmes de recherche pouvaient désormais bénéficier.

L'autre branche particulièrement sollicitée pendant la guerre est le domaine des mathématiques appliquées, du calcul et du traitement de l'information sous toutes ses formes. La guerre «moderne» - une guerre peut-elle être vraiment « moderne » ? - est en effet de plus en plus indirecte, dans la mesure où l'on ne voit plus son ennemi. Il faut donc pouvoir en permanence reconstituer sa position, imaginer ses mouvements, diriger ses coups vers lui sans jamais l'apercevoir. Le calcul va ainsi se substituer progressivement à la perception humaine. L'innovation a lieu dans deux directions principales: le développement des machines mathématiques, qui répondent aux besoins de calculs toujours croissants, et le développement de modèles de compréhension et de décision pour des situations trop complexes pour être appréhendées directement par l'esprit humain. (...) L'artisan de cette implication majeure des mathématiques dans la guerre est von Neumann, qui est à la fois l'un des meilleurs mathématiciens du siècle, le créateur de la «théorie des jeux », qui aura des applications stratégiques militaires, et l'inventeur de l'ordinateur.

Une autre implication concrète des nouvelles machines mathématiques électroniques est l'activité des «briseurs de codes » américains et surtout anglais, avec à leur tête le mathématicien Alan Turing, par ailleurs l'un des fondateurs de l'informatique moderne. Son activité comme «décrypteur en chef» pendant la Seconde Guerre mondiale fut décisive dans le domaine des communications militaires. Le travail de Turing et la façon dont son destin personnel y fut associé sont révélateurs de la façon dont la science s'est transformée sous l'impulsion de la guerre. Turing a le sentiment, au début, de travailler «pour une bonne cause ». En fait, en rendant «transparentes» toutes les communications militaires allemandes, il contribue à sauver des milliers de vies de soldats alliés. Rapidement son travail, ultra-secret, est dirigé par les militaires qui assurent à la fois l'autorité hiérarchique et l'attribution des fonds. À la fin de la guerre, Turing, qui est pourtant, selon les critères de l'establishment politico-militaire, un véritable héros national, sera pourchassé pour son homosexualité. Condamné par la justice à la stérilisation, il se suicide en mangeant une pomme qu'il a lui-même empoisonnée. (...)

Dans l'ensemble, l'attitude des chercheurs est à cette occasion pour le moins ambiguë. Alors qu'ils avaient fourni jusqu'à l'entre-deux-guerres les gros bataillons des militants pour la paix, la plupart de ceux que le général Groves appelait finement les «chevelus» se rangèrent en maugréant du côté de la main qui les nourrissait et leur permettait de développer leurs coûteuses recherches fondamentales - et aussi appliquées, bien sûr. La demande des militaires était claire. Comme le résume l'économiste Oskar Morgenstern, celle-ci «n'était pas restreinte à la fabrication de nouvelles bombes, de meilleurs carburants ou de nouveaux systèmes de guidage, (...) mais elle incluait souvent l'usage tactique et stratégique à la fois des choses réalisées et des choses qui étaient simplement en prévision ».

De tout' manière, c'qui compte avant tout pour le p'tit bourgeois c'est sa vocation et sa carrière, y dit Djamel. À lui la « perpétuité de la civilisation », au pauvre la perpétuité d'la misère. De "l'peuple" y s'en sert que quand ça l'arrange. Y a qu'à voir pour l'armée: quand y avait l'service militaire, y avait des luttes anti-militaristes. Maintenant, c'est des luttes anti pub et l'prolo y pustule pour l'armée.



« Les armées de masse, y continue m'sieur Virilio, sont nées de la Révolution française avec l'Empire napoléonien, puis l'Empire colonial a pris outremer la relève de l'expansion territoriale métropolitaine. Tous les idéaux démocratiques du service de la nation et de la conscription sont nés à ce moment en même temps que l'industrie militaire. Après la Seconde Guerre mondiale, la décolonisation a occasionné le retour sur le continent, le rapatriement sur un territoire national qui allait devenir un « sanctuaire » nucléaire. Elle engageait par là le processus qui mène à l'armée professionnelle, celle d'une classe technocratique capable de servir à la fois et les moyens de production et ceux de destruction les plus sophistiqués, comme le signale Sanguinetti : « La dissuasion nucléaire tuera le soldat mais ressuscitera l'officier. »

La réforme du service militaire n'est donc pas une simple rénovation administrative, comme le dévoile assez maladroitement Debré : « La réduction du service a six mois, c'est en fait la manière déguisée de modifier nos objectifs militaires... C'est une mutation : les forces armées deviennent une université militaire. » En effet, cette armée qui tend à se professionnaliser ne demande qu'à identifier sa condition à celle de la technocratie civile, comme le déclarait le 28 mai 1974, dans sa « Radioscopie », le co1onel Bitel, commandant en second de Saint-Cyr : « Nous sommes des laissés-pour-compte d'une expansion que nous contribuons à assurer en préservant la paix... nous sommes des producteurs comme les autres. »



Cette réorganisation de la classe militaire est en fait le signe d'une transformation sociale et politique radicale, car ces nouveaux « militants » de la techno-structure ont lancé ou récupéré la plupart des derniers idéaux progressistes (sauf ceux qui remettraient en cause leur fonction), et ce n'est pas ici le syndicalisme militaire qui doit nous rassurer! D'ailleurs, cette identification du « producteur » militaire au producteur civil est largement facilitée par les perspectives des industries de pointe, orientées désormais vers les objectifs de production militaire (électronique, aéronautique). La crise mondiale montre en effet cette production déjà assimilée aux biens d'équipement, non plus seulement nécessaires, mais indispensables à une économie nationale menacée.

Le fameux « compromis historique » est à reconsidérer sous cet angle. Le mouvement ouvrier européen, en s'engageant dans un spectaculaire rapprochement avec la bourgeoisie, marque bien cette réorganisation de la lutte des classes. Le compromis prétend opposer un front uni aux dangers de l'accord intervenu entre les deux hégémonies, mais ce « protectionnisme » social ne peut être pratiqué dans les conditions stratégiques présentes sans mettre une fois de plus la classe militaire en position d'arbitrer les conflits. En effet, la tentative de constituer un « front national » ne peut se faire sans une interpellation plus ou moins ouverte des forces armées. (...)

On le voit, de même qu'il y a eu coïncidence au XIXe siècle entre l'industrialisation des moyens de destruction et la levée en masse, la prolétarisation du combat, de même il y a actuellement coïncidence entre l'identification de la guerre à la science et cette mutation de la classe moyenne. Le développement de l'appareil scientifique et industriel des armées

est au coeur de la crise de l'État-nation, il porte en lui les causes d'une transformation radicale de la société que les forces populaires ne semblent pas apercevoir. Tout se passe ici comme si l'illusion du « front national » renouvelait celle de la « défense nationale ». Après l'autorégulation des sociétés primaires, après la régulation des sociétés étatiques, c'est la dérégulation anationale qui commence. Celle-ci s'identifie à l'anarchie militaire appliquée aux plus vastes ensembles sociaux, c'est l'accomplissement du principe de la colonie, sa perfection même. »

Ça doit être pour réaliser l'projet d'm'sieur l'comte de Saint-Simon qui font ça, ell' dit la sœur à Polo: « Pour améliorer le plus rapidement possible l'existence de la classe la plus pauvre, la circonstance la plus favorable serait celle où il se trouverait une grande quantité de travaux à exécuter et où ces travaux exigeraient le plus grand développement de l'intelligence humaine. Vous pouvez créer cette circonstance: maintenant que la dimension de notre planète est connue, faites faire par les savants, par les artistes et les industriels un plan général des travaux à exécuter pour rendre la possession territoriale de l'espèce humaine la plus productive possible et la plus agréable à habiter sous tous les rapports ».

Sauf qu'la classe la plus pauvre, ell' doit pas être encore assez éduquée pour faire partie d'l'espèce humaine, malgré deux siècles de lumières, y dit Polo. Faut dire que: « Soyons sincères, de notre civilisation, ce qui parvient tout d'abord au groupe indigène, ce n'est pas l'alimentation équilibrée, ni la médecine préventive, ni la philosophie de Platon ni les poèmes de Vallejo. Nos représentants, notre avant-garde, c'est, dans le meilleur des cas, l'alcool et le colon abusif; ou bien alors, ces techniciens d'une compagnie pétrolière dont la capacité mentale a été diminuée par une culture à bon marché, de télévision et de cinéma, qui fait des Indiens des êtres malfaisants, des obstacles au progrès, tout juste bons à supprimer », qu'y dit l'ethnologue péruvien Stéfano Varese.

Pourtant on en a éliminé déjà beaucoup de ceux qui comprenaient pas qu'on leur amenait la civilisation du progrès d'l'avenir radieux.

« Pire encore que de leur envoyer nos armées, y raconte m'sieur Dibie qu'est aussi ethnologue, on inventa des "astuces génocidaires" qui faisaient du bourreau un anonyme et rendaient celui qui était condamné à disparaître, ignorant de sa fin prochaine. Il n'y avait pas que nos canons qui étaient "supérieurs ", nos maladies aussi étaient mortelles! C'est comme cela que dès 1710 au Canada, les Anglais n'hésitèrent pas à distribuer aux Abénaqui, aux Micmac et aux Etchémi des couvertures contaminées par la variole comme cadeaux de paix, cadeaux sciemment empoisonnés dont les Indiens ne se relevèrent pas. En 1860, c'est une manière plus classique qui fut utilisée: un groupe d'Apaches fut invité à un banquet qui leur fut fatal. La technique des bidons d'alcool empoisonnés était aussi prisée quand ce n'était pas, comme au Pérou, des coupons de tissus infectieux déposés à l'orée des villages. On pourrait y ajouter de l'arsenic mêlé à du sucre offert aux Indiens Tapaiauna, du riz empoisonné pour les Beicos et bien évidemment, ce « cadeau vénéneux » qui fit tant de ravages: la variole. En Patagonie, on décima les Ona en leur inculquant la rougeole, quand on ne s'amusait pas à les chasser ouvertement, les paires d'oreilles étant rapportées comme trophées. Aussi ne sera-t-on pas étonné que la dernière indienne Ona se soit éteinte en 1964, et que des disparitions spectaculaires de populations eurent lieu. Le cas des Indiens Kayapo au Brésil, qui passèrent de 6.000 en 1900 à 600 en 1922 et dont il ne restait plus, à la suite d'une épidémie de grippe, qu'une cinquantaine d'individus en 1929, qu'achevèrent par la suite bronchopneumonie et rougeole, est un exemple coupable de ce mode d'extermination indirecte. Quant aux Indiens d'Amérique du Nord, dont le nombre est remonté aujourd'hui jusqu'à deux millions environ, la politique génocidaire et ethnocidaire américaine les avait réduits à quelques centaines de milliers. On ne comptait encore que sept à huit cent mille Indiens dans les années 1960. On a tant crié à l'horreur, les ethnologues notamment, que la rumeur officielle dit que ce type de pratiques a disparu; d'autres rumeurs disent le contraire. Qui croire? Ce qui est certain c'est que pour les groupes amazoniens, la situation reste critique malgré la création de réserves dont le respect et la "sûreté" varient en fonction des Etats... ».

Heureusement que Florent Pagny y l'est allé repeuplé la Patagonie... y rigole rouge Djamel.

« À côté de ce genocide détourné, dont l'atrocité et l'hypocrisie qui l'entoure valent tous les crimes, existe, larvé, rampant mais là aussi impardonnable: l'ethnocide. L'ethnocide, c'est de croire que la richesse et l'invention ne sont que d'un seul côté, et que si l'on ne suit pas la loi du "civilisé", on appartient à une humanité de frange encore rattachée au "monde sauvage". Cette criminalité culturelle et non plus physique à laquelle se sont longtemps livrés missionnaires et colons avant d'être relayés par les gouvernements ou les compagnies pétrolières, même lorsqu'elle prend un tour humanitaire, tient à la volonté folle de « civiliser l'autre ». Le résultat créé est toujours un très grave déséquilibre dans une organisation sociale qui n'est pas adaptée à notre "message". »

Et encore, ell' constate la sœur à Polo qu'a vu à la télé d'not' président l'reportage qu'y l'a fait Las Casas au XVIe siècle sur la Controverse de Valladolid, l'indien y l'a une âme! Alors qu'l'nègre y peut pas en avoir vu qu'depuis l'époque carolingienne, l'noir c'est la couleur du diable et des falsificateurs. Comm' ell' dit m'dame Stenou, « ce n'est pas la couleur en elle-même qui est maudite, mais l'absence de clarté: ce sont les ténèbres contre la lumière. » C'est pour ça qu'not' président qu'aime la lumière des spots d'la télé d'not' président, y dit comm' m'sieur Renan qu'c'est un' race « pas

civilisable ni susceptible d'progrès » du commerce et « vouées à l'immobilité ».

C'est pour ça qu'l'noir y l'en a pris encore plus qu'les autres dans la gueule d'la lumière d'la civilisation d'l'esclavage qui fait chanter la blouse, et qu'c'est pas fini vu qu'not' président y s'en occupe pour l'faire devenir comm' Rama Yade qu'ell' est si belle dans ses robes qu'not' président y lui donne, qu'on dirait pas qu'ell' est noire vu qu'ms'ieur Gobineau qui s'y connaissait en races humaines y disait qu'la civilisation c'est de voir "la beauté" gagner contre la "flétrissure" des "dégénérés", les "extrêmes" de couleur – noir d'un côté, jaune de l'autre – "tempérés" par le Blanc, et de voir le retour de la « Grand'race blonde », de ses chefs et la puissance militaire européenne soumettre le reste du monde, que m'sieur Hortefeux y doit faire le mélange pour not' président qu'aime la beauté qui brille.

Ouais, y dit Djamel, et l'arabe, tu l'mets où? Parce qu'lui aussi y l'en prend plein la gueule d'la lumière dans l'commissariat. Pour m'sieur l'comte Buffon, putain c'est qu'des aristos dont tu parles Polo y l'éructe Djamel, qu'aimait écrire d'jolies phrases lumineuses sur l'écureuil et les saisons d'la nature qu'est si belle, la beauté physique est donnée à l'origine et la couleur est un phénomène de dégénérescence. Donc, plus l'homme est foncé, plus y l'est laid. C'est pour ça qu'l'arabe y l'est un peu plus civilisé qu'l'noir, parce qu'y prend mieux la lumière du progrès du p'tit commerce dans l'quartier d'prolos.

C'est pour ça qu'l'homme nouveau français blanc p'tit bourgeois y veut pas qu'l' arabe y soit aussi homme nouveau qu'lui.

« Fanon avait une conscience aigue des embûches dressées par la reproduction mimétique du modèle européen (et notamment de celui de la bourgeoisie décadente européenne), y raconte m'sieur Ross; cela ne l'empêcha pas pour autant de reprendre - en le retournant et en le transformant - le concept bourgeois français et la valeur française par excellence: à savoir, la notion d'homme, qui constituait le fondement privilégié de l'humanisme occidental. Cependant, en France, ce même concept faisait l'objet de sévères examens et de non moins sévères attaques - notamment dans la critique de l'ethnocentrisme - lesquels émanaient du second des « nouveaux hommes » : celui que Barthes, en le situant en France dans la sphère universitaire, baptisa dans un important essai de 1963 : « l'homme structural ». (...)

Cette réserve ou cette aversion des structuralistes vis-à-vis des sociétés entraînées dans le courant de l'histoire et de la révolution peut s'expliquer, du moins en partie, par la distance - s'exerçant au niveau des races, des nations et des classes - qui séparait l'homme structural de l'homme nouveau dont les écrits de Fanon saluaient au même instant l'émergence. Mais elle révèle aussi un conflit plus fondamental qui se développa autour du statut de la notion d'homme proprement dite. « Il faut..., mettre sur pied un homme neuf », écrit Fanon en 1961. Lévi-Strauss déclare un an plus tard: « Je crois que le but ultime des sciences humaines n'est pas de constituer l'homme mais de le dissoudre. » Et quatre ans plus tard, dans Les Mots et les choses, Foucault donne son expression la plus passionnée à la dissolution ou à l'effacement auquel est voué l'homme: «L'homme s'effacerait comme à la limite de la mer un visage de sable ». C'est donc au moment précis où les peuples colonisés réclament et s'approprient le statut d'hommes que les intellectuels français proclament « la mort de l'homme ».

La polémique que déchaîna le concept d'homme - sa revendication par les révolutionnaires des colonies et les ouvriers de la métropole, son effacement par les structuralistes - suscita des contradictions plus vives encore au sein du structuralisme marxiste, et notamment althussérien.

Pour les marxistes anti-humanistes qui se trouvèrent au premier plan dans les années soixante, la notion d'homme était évidemment négative, puisqu'elle se réduisait à une pure image masquant les conditions de la domination bourgeoise. Le nouvel homme total et utopique promu par le marxisme existentialiste était lui-même inacceptable pour le positivisme d'un marxisme structuraliste ou moderniste comme celui d'Althusser. Vers 1965, la proclamation de la mort de l'homme et de la liquidation du sujet avait déjà retenti dans l'ensemble de la sphère universitaire; aucun intellectuel français digne de ce nom n'eût pu invoquer l'homme sans rougir, ou du moins sans recourir à des guillemets. Et cependant tout marxiste anti-humaniste ou structuraliste se trouvait entouré de travailleurs et de peuples colonisés qui ne cessaient de réclamer d'être reconnus comme hommes, et dont les slogans, tels ceux de Fanon, se fondaient sur la revendication d'une humanisation de la société (pour n'en citer que quelques exemples : nous sommes des hommes, et non des chiens; l'économie au service de l'homme, et non l'homme au service de l'économie; le socialisme à visage humain; etc.) Les peuples en lutte, imperméables au malaise et aux réticences des structuralistes, semblaient lutter d'autant plus ardemment pour se faire reconnaître comme hommes.

Dans les écrits de Frantz Fanon, d'Aimé Césaire et d'Albert Memmi, la revendication du statut d'homme exprimée par les colonisés traduit d'abord et surtout un refus : le refus de se laisser insulter par des maîtres. Pour Memmi, être colonisé, c'est se trouver constamment insulté ou soumis à des séries de négations et de réductions bien souvent contradictoires. Le colonisé n'est ni ci, ni ça: « Mais qui est-il? Sûrement pas l'homme en général, porteur des valeurs universelles, communes à tous les hommes. Précisément, il a été exclu de cette universalité, sur le plan du verbe comme en fait.

Le pouvoir d'insulter que s'arrogent les maîtres manifeste l'extension directe du droit de propriété qu'ils exercent sur les colonisés. Rejeter ce pouvoir - prétendre, selon l'expression de Fanon, au statut d'homme total - c'est refuser de se soumettre à l'esclavage, de se laisser ravaler au niveau de marchandises, de se laisser dégrader et dénier toute humanité. Or, dans une situation coloniale, quiconque se voit dénier l'humanité se trouve aussitôt ravalé au rang de bête. Memmi, Fanon et Césaire ont pareillement dénoncé le fait que le colonisé en butte au racisme se trouve dégradé et ravalé au rang

de bête, au terme de l'affrontement opposant deux êtres, dont seul l'un peut prétendre se voir reconnu comme homme. Dès l'instant où un impérialiste considère des colonisés comme autant de bêtes, il peut dénier à ceux-ci certaines qualités humaines, et notamment la jouissance de l'intégrité de leur être, en les considérant comme autres et comme inférieurs, aux termes de la comparaison ainsi implicitement établie. Selon Memmi, à la dégradation qui frappe les colonisés s'ajoute l'indistinction où ils se trouvent confondus, une fois englobés par le colonisateur sous « la marque du pluriel » : chaque individu colonisé se retrouve ainsi inférieur au bourgeois européen, qui seul peut se targuer de l'intégrité de sa personne. En effet, il y a toujours « trop » de colonisés, ce qui se traduit dans la rhétorique impérialiste par la récurrence de certaines images: celles de masses, de hordes, d'essaims, de grouillement, de fourmillement, bref de reproduction excessive. Le pamphlet de Césaire souligne le lent et inexorable processus de ce qu'il dénomme « l'effet boomerang de la colonisation » : «le colonisateur qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre la bête, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même en bête ». Aux yeux des colonisés, la dynamique de l'animalisation se retourne; toutefois, l'impérialiste persiste à percevoir les colonisés comme des êtres dégradés et défaillants. En dégradant, en ravalant au rang de bêtes et en ne considérant qu'en masse les colonisés, l'Européen continue à se réserver la complétude, l'intégrité et l'humanité.

Les marxistes structuralistes répliqueraient volontiers (comme ils l'ont d'ailleurs fait) qu'en écartant l'homme, ils n'écartaient pas les hommes réels. Ils rejetaient le masque, l'image qui dissimulait la domination bourgeoise; ils ne se préoccupaient que de l'homme en tant que mythe idéologique, en tant que concept philosophique doté d'une fonction théorique spécifique. En ce sens, le structuralisme évite toute ambiguïté. Mais qu'advient-il des situations historiques où la revendication de l'humanité - et à travers elle de la notion d'homme - exerce des effets politiques concrets, et représente des exigences politiques? Comme il ignora l'Afrique, le marxisme structuraliste doit forcément ignorer les situations historiques dans lesquelles le seul nom d'homme exprime une revendication comparable et traduit un sursaut de révolte; il évite donc l'ambiguïté, mais au risque de se réduire à une simple théorie de la représentation. La distance séparant le nouvel homme structural de l' « homme nouveau» de Fanon recouvre exactement toute la distance séparant une théorie de la représentation d'une praxis ou d'une action politique, ou, pour reprendre les termes mêmes de Fanon, «une logique de l'équilibre» de la «dialectique ». La mort de l'homme chère aux structuralistes fut la mort de l'homme nouveau qui incarnait l'espoir d'un avenir utopique ou différent : la science ne pouvait rien avoir à faire avec l'action révolutionnaire. »

Texte de la Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie, juillet 1960:

Nous respectons et jugeons justifié le refus de prendre les armes contre le peuple algérien.

Nous respectons et jugeons justifiée la conduite des Français qui estiment de leur devoir d'apporter aide et protection aux Algériens opprimés au nom du peuple français.

La cause du peuple algérien, qui contribue de façon décisive à ruiner le système colonial, est la cause de tous les hommes libres.

Parmi les intellectuels connus signataires du manifeste, on relève notamment les noms de Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir, de Marguerite Duras, de Maurice Blanchot, d'Henri Lefebvre, de Michel Leiris, d'Alain Robbe-Grillet, de Christiane Rochefort et de Pierre Vidal-Naquet.

(à suivre ...)

P'tit Nico